

« C'était un type de génie mais fou qui cachait son caractère velléitaire sous un autoritarisme exacerbé. Il n'a jamais voulu reconnaître sa part de responsabilité dans la mort de Marcel Loubens ». En tout cas, le drame de 1952 fut à l'origine d'un basculement dans sa vie, comme nous l'avons montré. L'Université possédait les bustes de Auguste Piccard, Paul Kipfer et Max Cosyns, les explorateurs de la stratosphère, par Victor Demanet. Ces bustes se trouvaient dans la salle des professeurs de la faculté des Sciences appliquées. Celui de Cosyns a été volé lors du déménagement de cette salle en 1998, l'année de la mort de Max Cosyns. Auguste Piccard, Paul Kipfer et Max Cosyns rassemblent les rêves les plus fous de l'homme, devenir oiseau, poisson, troglodyte.

Archives de l'Université libre de Bruxelles.
– Archives du Fonds national de la recherche scientifique (FNRS), à Bruxelles.

A. Piccard, *Au fond des mers en bathyscaphe*, Paris, 1954. – G. Houot et P. Willm, *Le bathyscaphe*, Paris, 1954. – J. Piccard, *Profondeur 11 000 mètres*, Paris, 1961. – G. Houot, *20 ans de bathyscaphe*, Paris, 1971. – *Le Soir illustré*, 18 juillet 1991, p. 10-13. – A. L. Jaumotte, *Nérée Vander Elst*, dans *Nouvelle Biographie nationale*, t. 4, 1997. – R. Cans, *Tazieff. Le Joueur de feu*, chapitre 11, *Drame au fond du gouffre*, Paris, 1998. – *The New York Times*, 4 juin 1999 (annonce de la mort de Anne Cosyns).

André L. Jaumotte

Illustration : Planche IV, face à la page 65.
Max Cosyns, 1934.

COUSIN, Marie-Louise, Théodore, Victoire, connue sous le nom de MADAME DE BEAUVOIR, institutrice, fondatrice et directrice d'une maison d'éducation à Liège, née à Bapaume (Pas-de-Calais, France) le 17 août 1776, décédée à Liège le 9 août 1855.

Elle était la fille de Jacques-Théodore Cousin, médecin militaire, maire honoraire de Corbie, décédé le 4 janvier 1784, et d'Anne-Josèphe Colard, sa seconde épouse.

Marie-Louise épousa, à Bapaume (Pas-de-Calais), le 27 mars 1793, Jean-Louis Voidet

(né à Epagny, dans l'Aisne, le 24 août 1769), juriste de formation, trésorier quartier-maître du 15^e bataillon fédéré, qu'elle suivit à Lille, puis à Blaye, où il fut commissaire des guerres pendant la Révolution, puis encore à Bordeaux, ville dont, en 1799, il fut élu député, et enfin à Paris. Elle eut de lui deux enfants : Flore-Caroline (née à Blaye, le 8 mars 1794) et Théodore (né à Bordeaux, le 1^{er} janvier 1796).

Divorcée de Voidet – mais l'acte de divorce n'a pas été retrouvé –, Marie-Louise épousa en secondes noces, à Chevreigny (Aisne), le 16 octobre 1810, Louis-Etienne Beffroy de Beauvoir, né à Laon, le 2 avril 1755, veuf, de petite noblesse, dont la carrière fut successivement militaire et administrative. Député du département de l'Aisne à la Convention nationale, Beffroy avait voté la mort de Louis XVI. Il avait ensuite exercé diverses fonctions, dont celle, sous le Directoire, de membre du Conseil des Cinq-Cents. Vers 1802, il fut administrateur de l'hôpital militaire de Saint-Denis, près de Paris, d'où il fut muté à Bruxelles, en 1804. Il vécut dans cette ville jusqu'en 1807, puis regagna Laon. C'est peut-être dans la ville belge que Marie-Louise, institutrice, fit la connaissance de Beffroy. On trouve en effet, en 1801, dans le journal bruxellois *L'Oracle* un avis publicitaire pour un pensionnat d'éducation de demoiselles installé dans la ci-devant abbaye de la Cambre, qui précise que le courrier doit être adressé à « M^{me} Beauvoir » (sans particule).

La loi du 12 janvier 1816 contre les régicides contraignit Beffroy à l'exil. Sûr d'y trouver des appuis, il se dirigea vers Liège, où il arriva le 25 mai, accompagné de son épouse et de Flore-Caroline, sa belle-fille. Il y fut reçu comme avocat près la cour d'appel (prêtant serment le 22 octobre), profession qu'il exerça jusqu'à sa mort, survenue le 4 janvier 1825. Franc-maçon, Beffroy fut membre de la loge liégeoise La Parfaite Intelligence et l'Etoile réunies.

A Liège, secondée par son mari et par sa fille (alors âgée de vingt-deux ans), Marie-Louise ouvrit, l'année même de son arrivée, une « Maison d'éducation de demoiselles », établie d'abord rue Devant les Carmes (n°377), puis, en 1819, rue Sainte-Marguerite (n°14), dans un hôtel de maître pourvu d'un grand jardin, dont, en 1830, elle devint propriétaire. Son initiative fut annoncée avec sympathie

par le *Journal de Liège*, organe francophile édité par la famille Desoer, qui ne manqua pas, ensuite, de lui consacrer, chaque année, lors de la distribution des prix, un article élogieux.

L'institution privée de M^{me} de Beauvoir ne dépendait d'aucun pouvoir extérieur, ni communal, ni religieux. Les personnes enseignantes y étaient laïques, recrutées par la seule directrice. Plusieurs d'entre elles étaient françaises. Les demoiselles Caroline et Adèle Roux, par exemple, ainsi qu'Alexandre Ysabeau, étaient enfants de conventionnels bannis de France (respectivement de Louis Roux et d'Alexandre Ysabeau père). Louis-Etienne Beffroy y enseigna le calcul, la géographie et l'italien. En 1818, l'institution comptait déjà soixante-six élèves, âgées de six à dix-huit ans. Le prix de la pension, fixé d'abord à 500 francs par an, fut porté ensuite à 600 francs.

M^{me} de Beauvoir exposa ses conceptions pédagogiques dans les discours qu'elle prononça à la fin de chaque année scolaire, au cœur du mois d'août, devant un auditoire réunissant ses élèves, leurs parents et des membres influents de la société liégeoise.

Dans son premier discours, de 1817, exceptionnellement « imprimé sur la demande et aux frais des Parents de ses Elèves », elle définit la mission qu'elle s'était donnée, accordant la plus grande importance à l'éducation, dont, à ses yeux « l'instruction n'est qu'une partie ». Elle estimait que « l'éducation peut être considérée comme un art, puisqu'il n'existe pas de règles certaines à cet égard ».

Cette éducation, qui devait toucher le cœur davantage encore que l'esprit, se réalisait, chez elle, dans le cadre d'une vie familiale, par « des soins absolument maternels au physique comme au moral ». M^{me} de Beauvoir se faisait appeler par ses élèves « Bonne-maman ». Les moyens mis en œuvre étaient l'exemple donné, les lectures appropriées et surtout la conversation, qui stimulait la réflexion, corrigeait la langue et affinait les manières. « Les heures de leçons finies » déclarait M^{me} de Beauvoir en 1834, « la maîtresse devient une amie, une compagne qui instruit doucement en se mettant à la portée de l'élève ». Les élèves étaient incitées à tenir un journal intime, où elles s'habituèrent à la franchise, ordonnaient leurs idées et méditaient sur leurs actions. La pratique de la correspondance les formait au style épistolaire

et fortifiait leur orthographe. La préoccupation sociale n'était pas absente du projet éducatif. L'attention des élèves était attirée « sur la classe indigente, forcée à un travail pénible », et leurs travaux d'aiguille étaient vendus au profit des pauvres.

Dans le *Cours de morale à l'usage des élèves* qu'elle publia en 1829, M^{me} de Beauvoir commenta les qualités que les jeunes filles devaient acquérir (aménité de caractère, décence, modestie, piété, goût du travail) et elle accorda une place importante à la politesse.

Tout en proclamant la prééminence de l'éducation, M^{me} de Beauvoir insistait sur l'utilité de l'instruction, spécialement pour les femmes. Les matières normalement enseignées étaient la lecture, la langue française, le calcul, l'histoire, la géographie et la littérature. Matières facultatives étaient l'allemand et l'italien, la musique et le dessin. Les travaux d'aiguille occupaient également une partie du temps. Ses méthodes pédagogiques favorisaient l'émulation des élèves (prix, rubans, concours divers), préconisaient un enseignement mutuel et faisaient appel à la responsabilité des plus grandes vis-à-vis des plus petites. Le développement de l'intelligence allait de pair, pour M^{me} de Beauvoir, avec celui de l'esprit critique : « On n'apprend ici une chose qu'après avoir compris le sens de celle qui doit la précéder ; on ne fait rien sans nous en dire le pourquoi ». D'autre part, des tâches ménagères étaient imposées aux élèves pour les préparer à leur rôle de maîtresse de maison.

Dans ses discours, M^{me} de Beauvoir manifesta plus d'une fois le souci, dû sans doute à son histoire personnelle, de préparer ses élèves à rencontrer les difficultés de la vie. On perçoit dans ses propos le souci de plus en plus conscient d'affirmer et de défendre les droits des femmes : « Savoir suffire à ses besoins, honorer sa vie par le travail, voilà la véritable indépendance et la seule à laquelle la femme puisse prétendre » (1835). Ce que les jeunes filles doivent atteindre, c'est « le degré de raison et d'instruction nécessaires pour se conduire convenablement dans le monde et supporter les revers ».

Dans son institution, les sentiments religieux n'étaient pas négligés. L'instruction chrétienne était donnée chaque semaine par le curé de la paroisse. La reprise des cours était précédée

d'une messe du Saint-Esprit, chantée dans l'église paroissiale. Mais, lorsqu'elle parlait de la religion, M^{me} de Beauvoir s'en tenait généralement à des termes de caractère théiste, sans références explicites au christianisme. La morale était, à ses yeux, primordiale : « La religion n'est que la morale perfectionnée ». Elle recommandait « une piété douce et éclairée » (1841), l'éducation qu'elle cherchait à inculquer étant en effet « unie aux principes d'une religion éclairée » (1842).

En 1828, M^{me} de Beauvoir aida l'abbé Guillaume-Joseph Hornay, vicaire de la paroisse Sainte-Marguerite, à fonder une école gratuite pour petites filles pauvres. En 1831, elle soutint l'abbé Nicolas Fivé, curé de la paroisse, dans ses démêlés avec l'évêque de Liège, Mgr Van Bommel, qui demandait sa démission.

Rien dans ses discours ne nous éclaire sur les opinions politiques de cette réfugiée, veuve de conventionnel, mais quelques notes inscrites dans son carnet intime (agenda perpétuel, conservé par ses descendants, qui ne contient que des souvenirs familiaux) témoignent de ses sympathies napoléoniennes.

M^{me} de Beauvoir eut la douleur de perdre, en 1819, son fils Théodore, militaire, qui périt en mer en se rendant en Amérique, puis son mari, en 1825. Mais elle eut la joie de voir grandir auprès d'elle les deux enfants de sa fille Flore-Caroline, qui avait épousé en 1822 le pharmacien liégeois Philippe-Michel Dodemont : Félicie, née en 1827, qui épousa Louis Delobel en 1848, mais fut sans descendance, et Jules, né en 1831, qui devint banquier et fit souche.

Femme distinguée, elle lisait beaucoup (dans ses discours, elle cite notamment Pascal, Bernardin de Saint-Pierre, M^{me} de Rémusat et M^{me} Necker de Saussure), elle assistait aux concerts et fréquentait la meilleure société liégeoise. Elle était en relation notamment avec Louis Jamme, bourgmestre de Liège, parrain de son petit-fils, avec le docteur Lambert-Materne Lombard, professeur à l'Université, et avec l'homme politique Jacques-Hyacinthe Fabry.

Sa vie privée se distinguait somme toute assez peu de sa vie professionnelle. Cette femme de cœur était à la fois la grand-mère des deux enfants de sa fille et la « Bonne-maman » de toutes ses élèves : « M^{me} de Beauvoir reçoit

tour à tour ses élèves à sa table, les admet à passer une partie de l'après-midi ou de la soirée près d'elle, et dans ces causeries, elles peuvent recevoir des avis d'autant plus salutaires qu'ils sont donnés d'un ton plus affectueux » (*Le Journal de Liège*, 16 août 1843).

L'établissement de M^{me} de Beauvoir ferma ses portes en 1852, après avoir formé d'innombrables jeunes filles de la société belge, aristocratique ou bourgeoise, tant du nord que du sud, ainsi que de la proche Hollande. Parmi celles qui lui confièrent leurs enfants, Auguste Hock (*Liège sous le régime hollandais*) cite les familles Dupont, Xhafflaire, Orban, d'Autrebande, Gasquy, Ziane, Joassart, Duguet, Bagère, Devaux et de Rickel. Parmi les élèves de M^{me} de Beauvoir, on peut mentionner aussi Elise Van der Haert, fille de l'artiste qui fit un beau portrait de « Bonne-maman », et Léocadie, fille naturelle d'Edmond d'Hoffschmidt de Resteigne, dit l'Ermitte. Mais la plus remarquable d'entre elles fut sans conteste Léonie de Chestret de Haneffe (1836-1926), qui devint par son mariage la baronne de Waha et fonda, à Liège, l'Institut supérieur de demoiselles, intitulé plus tard Lycée, puis Athénée. Léonie avait fréquenté la pension de la rue Sainte-Marguerite et en avait admiré l'esprit. Elle retint notamment de M^{me} de Beauvoir – écrit René Van Santbergen, dans la notice de la *Biographie nationale* – « la notion pratique de tolérance religieuse ». Elle se serait même inspirée de son expérience de pensionnaire pour concevoir le projet libéral d'instruction religieuse qu'elle exposa à Mgr Théodore de Montpellier.

Lorsque M^{me} de Beauvoir prit sa retraite, *Le Journal de Liège* (du 30 août 1852) lui témoigna la reconnaissance des familles liégeoises : « Elle, que les circonstances amenèrent en Belgique au commencement de la Restauration, a eu le mérite de fonder parmi nous une des premières maisons d'éducation que le pays ait possédées ».

La mémoire de M^{me} de Beauvoir fut honorée, en 1972, à l'Institut communal d'enseignement secondaire installé rue Sainte-Marguerite dans l'immeuble même où cette femme avait vécu, par une exposition organisée par Viviane Diet, directrice de cet établissement, dont les recherches ont eu le mérite d'éclairer la vie et l'œuvre de la fondatrice. Trois ans plus tard, en 1975, Octave Rozet, échevin de la ville de Liège,

décida d'attribuer le nom « de Beauvoir » à cet Institut d'enseignement.

La tombe de M^{me} de Beauvoir est aujourd'hui l'un des monuments préservés du cimetière liégeois de Robermont (parcelle 30-29/30-1).

Iconographie : Portrait en buste de M^{me} de Beauvoir, lithographie de Henri Van der Haert, datée de 1838, conservée précédemment dans la Salle Ulysse Capitaine de la Bibliothèque communale des Chiroux, à Liège, et versée aujourd'hui dans le Fonds patrimonial de la Ville de Liège.

Archives privées de Victor Dehin, juge de paix, Discours prononcés par M^{me} de Beauvoir lors des distributions de prix. – Bibliothèque des Chiroux, à Liège, *Discours d'exposition prononcé par M^{me} de Beauvoir lors de la distribution des prix de son Institution, le 20 août 1817. Imprimé sur la demande et aux frais des Parens de ses Elèves*, Liège, imprimerie Desoer, 1817 ; *Cours de morale à l'usage des élèves de M^{me} C. B. V^e de Beauvoir, institutrice à Liège*, Liège, imprimerie Desoer, 1829.

U. Capitaine, *Nécrologe liégeois pour 1855*, Liège, 1856, p. 19-20 (notice sommaire consacrée à M.-L. Cousin, qui contient une note plus détaillée sur son mari L.-Et. de Beffroy de Beauvoir). – G. de Froicourt, *Conventionnels régicides réfugiés à Liège sous la Restauration. Thuriot de la Rosière et ses amis*, dans *Le Vieux-Liège*, n° 115, octobre-décembre 1956, p. 100-112. – L. de Resteigne, *Lettres de pensionnat (1829-1844)*. Editées par P. Jodogne, Tellin, 2009. – T. Gobert, *Les rues de Liège anciennes et modernes*, Liège, [1893], t. 2, p. 364 [Bruxelles, 1976, t. 7, p. 556 (reproduction de l'édition de 1924-1929)]. – A. Hock, *Liège sous le régime hollandais (1820-1830)*, Liège, 1891. – *Le Journal de Liège*, article consacré chaque année, de 1816 à 1852, à l'institution de M^{me} de Beauvoir, à l'occasion de la distribution des prix (milieu du mois d'août).

Pierre Jodogne

COUTREZ, *Raymond*, Albert, Joseph, astronome, professeur à l'Université libre de Bruxelles, né à Ath le 29 juillet 1916, décédé à Etterbeek (Bruxelles) le 9 mars 1998.

Son père, Gaston Coutrez, était calculateur à l'Observatoire royal de Belgique. C'est lui qui, dès 1940, entreprit l'observation systématique des taches solaires à l'Observatoire. Le jeune Raymond fut donc initié très tôt aux mathématiques et il est certain que sa vocation

d'astronome a pour origine les activités paternelles. Tout en menant ses études à la faculté des Sciences de l'Université libre de Bruxelles (ULB), il est, de 1936 à 1938, assistant volontaire à l'Observatoire. En juillet 1938, il est licencié en sciences physiques avec la plus grande distinction. Son mémoire intitulé *La dynamique des nébuleuses spirales* fera la même année l'objet d'une publication dans le *Bulletin de la classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique*. En 1938-1939, il suit, en qualité d'élève étranger, une formation complémentaire à l'École normale supérieure de Paris. Il est proclamé lauréat du Concours universitaire de 1938-1940 et reçu docteur en sciences physiques de l'ULB avec la plus grande distinction en février 1941 après la défense d'une dissertation sur *La dynamique des systèmes stellaires*. Au mois de mai de la même année, il épouse Suzanne Mousset, professeur de physique. De leur mariage naîtront deux filles, Danièle, qui sera botaniste, et Martine, future chimiste.

La carrière scientifique de Raymond Coutrez s'est déroulée à la fois à l'Observatoire et à l'ULB. Il effectue ses premiers travaux de recherches tout d'abord dans ces deux institutions comme aspirant du Fonds national de la recherche scientifique d'octobre 1941 à septembre 1943, puis à l'Observatoire comme chargé de recherches de la Fondation Francqui d'octobre 1943 à mai 1945. Leurs résultats font l'objet de dix publications dans le *Bulletin de la classe des Sciences* de l'Académie royale de Belgique et portent sur l'astrophysique, la physique stellaire, la statistique stellaire et la physique mathématique.

Il est nommé assistant à l'Observatoire à partir de février 1945, astronome adjoint en 1951, puis astronome, chef du service de Physique solaire et de Radioastronomie en 1953. Les recherches que développe Raymond Coutrez de 1946 à 1952 en dynamique stellaire et en astronomie statistique aboutissent à des résultats exposés dans une vingtaine de publications, notamment dans les *Annales*, le *Bulletin astronomique* et les *Communications de l'Observatoire*, les *Annales de l'Observatoire de Stockholm* et les *Annales de l'Institut d'astrophysique de Paris*. L'Académie royale de Belgique lui décerne en décembre 1955 le prix Agathon De Potter pour l'astronomie, pour